

Catherine SECQ

Le macchabée givré, à servir bien frais



Une affaire pour
la commissaire
Bombardier

Catherine Secq

Le macchabée givré,
à servir bien frais

Une affaire pour la commissaire Bombardier

© Catherine Secq, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-3858-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cher lecteur,

Avant que vous ne démarriez votre lecture, je tiens à rappeler que cette histoire est entièrement fictive, même si c'est la vraie vie qui l'a inspirée. Que personne ne perde son temps en cherchant à se reconnaître parmi les acteurs de ce polar.

Quelle belle équipe !

On ne change pas une équipe qui gagne. Aussi voudrais-je remercier, du fond du cœur :

– Sylvia, ma fille pour ses conseils si judicieux que ce soit en littérature ou en communication,

– Marc, mon mari, pour sa chasse à la coquille et à l'incohérence, une tâche ingrate qu'il assure avec dévouement,

– Zélia, ma petite-fille, pour sa bonne humeur et son humour communicatifs et inspirants,

– Matthieu, gérant de la société *Images'in et imprime*, pour ses jolies créations,

– Vous, mes amis, qui m'avez soutenue quand je doutais,

– Vous, mes « grands lecteurs », qui contrôlez les premiers rushs et m'aidez à faire mieux,

– Vous, amies lectrices et amis lecteurs, qui avez choisi ce livre parmi tant d'autres.

Place Vendôme

— Dépêchez-vous, Joseph. Je ne veux pas voir traîner de cartons dans la bijouterie. Nous ouvrons les portes dans quinze minutes. Je veux que les sapins soient en place pour la fin de matinée. Vous mettrez les deux petits épicéas à l'extérieur, un de chaque côté de la porte d'entrée, et le plus grand au centre de la boutique. Marianne les décorera en début d'après-midi. Allez, il n'y a pas une minute à perdre.

— Bien, bien, patron, je fais le nécessaire.

Charles Philibert a du mal à cacher son impatience. Digne héritier d'une très ancienne famille de joailliers, il est désormais seul, à la tête de la bijouterie qui porte son nom. La boutique est située place Vendôme à Paris, le lieu mythique du luxe et de l'élégance, la place que le monde entier envie à la France. Quelle chance de travailler dans ce temple du raffinement !

Si seulement papa était encore là, avec nous... pense-t-il. L'année dernière encore, la présence paternelle avait rassuré Charles au moment d'affronter l'affluence des clients à l'approche de Noël. Même s'il ne faisait plus grand-chose, bien diminué par l'arthrose qui l'obligeait à rester assis quasiment en permanence, le père Philibert avait conservé ses yeux de lynx et sa voix de stentor. Il passait ses journées à surveiller, depuis son fauteuil, et rappeler à l'ordre les deux employés de la bijouterie : Marianne et Joseph.

— Joseph, allez ouvrir la porte à Madame Machin. Joseph, apportez un parapluie à Madame Truc. Joseph, ramassez ce papier par terre. Joseph...

Joseph obéissait sans mot dire. Encore aujourd'hui, il a conservé cette habitude. Cela fait plus de trente-cinq ans qu'il travaille dans cette boutique. Il a servi le père de Charles Philibert, Gaston de son prénom. Il a aussi connu le grand-père, Eugène, et maintenant c'est le petit-fils qui a pris les commandes. Tous, dans la même lignée ! Pas un, pour racheter l'autre ! *Les chats ne font pas des chiens*, se dit-il, pour se consoler à moins que ce soit l'inverse. Joseph commence à perdre la mémoire, mais peu importe. Il sait bien ce qu'il veut dire. Joseph courbe le dos et s'exécute. Il attend la retraite avec impatience. Encore 624 jours, 7 heures et 35 minutes !

Marianne, l'autre employée, a été recrutée par Charles Philibert, parce qu'elle maîtrise l'anglaise et que, compte tenu de l'évolution de la clientèle, il est devenu indispensable de connaître la langue de Shakespeare et de John Lennon dans une bijouterie digne de ce nom. Charles a bien fait des efforts, suivi des cours et même acheté une méthode Assimil, rien n'y fait. Il n'aime pas

s'exprimer autrement qu'en français. Il s'est donc résolu à compenser son petit problème en s'entourant d'une salariée bilingue pour accueillir les riches Américains. Aujourd'hui, il n'est pas loin de penser qu'il lui faudrait aussi pratiquer le japonais ou le chinois. Mais là, il n'est pas prêt à franchir le cap. Charles est surtout convaincu qu'une présence féminine est nécessaire pour rassurer la clientèle. Marianne a été prévenue dès son entretien d'embauche.

— Si vous êtes recrutée, vous êtes priée d'être toujours très bien habillée, c'est-à-dire vêtue strictement et coiffée sagement, de préférence les cheveux tirés en chignon. J'aime bien les chignons. Cela confère une allure respectable.

Il lui est également interdit de se maquiller de façon excessive, d'exhiber des bijoux ou des talons trop hauts, pour ne pas risquer de faire concurrence et porter ombrage aux clientes.

— Toutes ces femmes qui viennent chez nous, Marianne, sont en recherche d'artifices pour séduire. Il faut qu'elles repartent en étant convaincues d'être les plus séduisantes, rappelle Charles Philibert dès qu'il sent poindre une velléité de s'affranchir des consignes. Souvenez-vous que vous êtes à leur service et pour cela, vous ne devez pas apparaître comme une rivale ni les dominer en taille. Tous ces détails sont très importants.

Marianne élève un enfant conçu très jeune, trop jeune. Le père, un copain de classe n'a pas assumé. Elle s'est retrouvée seule à gérer ce cadeau prématuré. Heureusement, sa mère a compris et l'a toujours soutenue. Marianne a trop besoin de ce travail pour se permettre une quelconque liberté par rapport aux règles en vigueur. Mais sa beauté naturelle, parfois, la trahit bien malgré elle. Elle est craquante comme du bon pain grillé.

Aujourd'hui particulièrement, Charles Philibert est nerveux. La période des fêtes est cruciale. Elle génère un gros chiffre d'affaires et il ne faut pas rater cette occasion de renflouer la trésorerie et vider les stocks, avant l'arrivée des collections du printemps. Depuis deux ans, la concurrence a gagné en agressivité sur la place Vendôme. Chaque joaillier a depuis longtemps son propre site de vente en ligne. Chacun y va de son argument massue. C'est une guerre commerciale d'un nouveau genre. Tout devient virtuel et Charles a beaucoup de mal à s'habituer à ces armes modernes. C'est sans compter l'intérieur des boutiques dont le décor doit être renouvelé de plus en plus souvent. Un gouffre au niveau des charges ! Quant aux façades, heureusement, elles ne peuvent pas bouger, car la place est classée monument historique pour la plupart de ses bâtiments. Mais, il n'empêche, il faut programmer des ravalements réguliers qui coûtent une fortune. Charles a beau ne pas s'y résoudre ; il ne peut plus se

retrancher derrière son brave père. Désormais, il est seul aux commandes et se doit de faire face, pour le nom. Parfois, cela lui donne le tournis. Dans ses nuits agitées, il rêve qu'il se tient au bord d'un gouffre, les pieds à moitié dans le vide. Jusqu'à présent, il a toujours réussi à se réveiller avant de mourir, mais qui sait ? Un jour... Les Philibert sont joailliers depuis cinq générations et cette destinée doit perdurer, coûte que coûte. Le fils Philibert doit marquer sa différence par rapport à ses confrères. Mais il n'a pas encore trouvé ce petit plus qui le rendrait unique. Il s'en veut d'avoir manqué le virage de l'écologie. Son principal concurrent s'en est emparé. « Notre or est recyclé, notre production est respectueuse de l'environnement, nous défendons une éthique... », s'empresse-t-il d'inscrire sur tous ses prospectus.

Tu parles ! Un joaillier écolo, on aura tout vu ! ronchonne-t-il. Mais, visiblement, les arguments portent leurs fruits. Malgré lui, il doit bien reconnaître que la clientèle semble y être sensible. Il y a deux ans, il a déjà raté le virage de la mode, se passant des services d'un designer, pour raison d'économies, mais ses modèles ont vieilli et il râle lorsqu'il trouve dans la presse féminine un article sur les créations jugées plus tendance de ses voisins. Ses propres communiqués ne rencontrent pas beaucoup d'échos dans les médias. Quant à son ennemi juré, le joaillier Pinlan, il le fait bien rire avec son slogan « Créez vous-même votre bijou ».

Il pense tout révolutionner avec son logiciel de customisation, n'importe quoi ! pense-t-il. *On ne fait pas ce que l'on veut avec un bijou. Ce n'est pas comme avec une carrosserie de voiture. Un bijou, ça doit être raffiné et délicat. Si on laisse faire les clients à leur goût, on risque d'obtenir du grand n'importe quoi. Est-ce que je m'aventurerais à composer un bouquet de fleurs, moi ?* Jamais Charles Philibert ne pourrait supporter de créer et vendre des pièces qui ne lui plairaient pas, ou qu'il jugerait inesthétiques. *Il faut que je trouve une idée pour que la presse parle de nous et cette année, je sens qu'avec mon plan, c'est la bijouterie Philibert qui sera la vedette de la place Vendôme,* se rassure secrètement le bijoutier.

Pauvre Charles, s'il savait à quel point l'avenir va lui donner raison !

Drôle de sapin

— Tout à l'heure, vous remonterez les décorations de Noël que nous avons reçues la semaine dernière, Joseph. Cette année, la boutique sera tout en blanc et or. Ce sera d'une très grande classe. Je suis content des guirlandes que l'électricien nous a proposées. Elles vont illuminer la boutique. On ne verra qu'elles sur la place. Mes concurrents vont être fous de jalousie ! J'en jubile d'avance. Allez, allez, on se dépêche. Joseph !

— Oui, oui, patron. Comptez sur moi. Tout sera prêt pour midi, comme vous le souhaitez.

Comme chaque année, depuis... des lustres, Charles Philibert a commandé ses arbres de Noël directement chez le producteur. Il a ses habitudes, Charles. Ça le rassure. Alors, il ne change rien. Il a ses petites manies et souhaite que ses sapins lui soient livrés dans un camion réfrigéré. Peu importe le prix. Il sait qu'il aura des sujets bien frais, coupés au dernier moment, juste avant l'expédition et qui n'auront pas traîné au soleil. Transportés au frais et à l'humidité, ils sentiront bon. L'odeur est un terrible outil de vente. On appelle cela du « marketing olfactif ». C'est du moins ce qu'il a lu dans les magazines professionnels. Cela permet que les clients soient en meilleure condition pour se faire plaisir et se lâcher. Charles espère aussi que ses épicéas garderont leur belle couleur verte et leurs aiguilles jusqu'à la fin des fêtes. Il faut penser aux retardataires et aux étourdis qui, tous les ans, se précipitent dans la joaillerie le 26 décembre, dès l'ouverture des portes.

Très tôt ce matin, un transporteur a donc déposé trois lourdes caisses en bois devant la boutique et il revient à Joseph la charge de les ouvrir et d'installer les conifères aux endroits indiqués par son patron. Il faut travailler proprement pour ne pas gêner la circulation des clients. Il est encore tôt et c'est rare d'avoir du monde avant onze heures, mais Joseph décide, par prudence, de commencer par mettre en place le grand résineux qui doit décorer le centre du magasin. Muni de quelques outils, il cisaille les sangles de transport et démonte la carcasse de bois. Le sapin floqué est emmaillotté dans un linge censé maintenir une humidité suffisante pendant le temps du trajet entre la pépinière et le lieu de destination. Joseph entreprend de couper délicatement le tissu. En écartant la protection de lin, il dégage les branches recouvertes de neige artificielle et maintenues bien serrées par un lien solide. Il s'agit maintenant de cisailer le lien pour les libérer. L'arbre pourra ainsi s'épanouir et prendre tout son volume. Au moment de desserrer les branches, Joseph aperçoit ce qui s'apparente à une masse,

entièrement recouverte, elle aussi, de givre blanc. C'est plutôt dur, mais pas comme du bois. Se demandant ce que peut bien être cette matière, Joseph retire ses lunettes pour mieux voir et s'approche à nouveau de l'ouverture réalisée dans la toile. Il plisse les yeux, les frotte, les plisse encore, mais c'est toujours la même image. Il n'en revient pas. Il en vient à se demander s'il est bien réveillé, s'il n'est pas en train de rêver tout simplement. Non, il est bien là, debout, penché au-dessus d'une masse qui ressemblerait bien à... à une tête d'homme. Joseph fait un bond en arrière, assommé par sa découverte, la respiration coupée, hébété jusqu'à en devenir tétanisé, incapable de réagir. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois minutes que l'employé trouve la force de hurler.

— Nom de Dieu de nom de Dieu ! Mais c'est quoi ? C'est quoi ? Quoi ? crie-t-il enfin.

Lâchant sa paire de ciseaux, Joseph, livide, laisse échapper de sa gorge si serrée un cri si glaçant, un cri de terreur échappé du plus profond de ses entrailles, si déchirant. Il crie si fort que Charles et Marianne, appliqués à examiner les commandes, au sous-sol, remontent quatre à quatre, affolés par cette manifestation vocale tout à fait inhabituelle et inconvenante.

— Qu'est-ce qui vous prend, Joseph ? Pourquoi...

Charles Philibert s'arrête net. Il aperçoit la caisse ouverte et le grand sapin que Joseph a entrepris de déballer. Il remarque la forme qui émerge du cœur de l'arbre derrière les branches qui ont commencé à se déployer ; une forme oblongue, qui ressemble à... à une tête humaine. Lui, non plus, n'en croit pas ses yeux et lui aussi se met à les plisser. Comme s'il allait mieux voir, les yeux mi-clos, à demi cachés par les paupières ! Le visage crispé, le corps recroquevillé en position de défense, il s'approche sur la pointe des pieds, tel un Sioux qui défie le danger, souvenir d'enfance. Il s'approche tant qu'un peu de neige se dépose sur son nez qu'il porte plutôt long (encore une tradition familiale). Après avoir fermé les yeux pour mieux voir, voilà qu'il écarquille ses deux grosses billes injectées de sang. C'est bien une tête qu'il distingue, devant lui, une tête toute givrée, attachée au tronc du sapin. Et là, cela ressemble à un corps, non ? Mais qu'est-ce que c'est que cette... ? Tout à coup, le bijoutier se redresse, illuminé par l'explication qui vient de lui jaillir à la figure.

— Ah ! mais oui ! Mais, on... on dirait bien une sculpture de George Segal. Oui, c'est ça, c'est bien ça. Une sculpture du grand Segal, vous vous rendez compte ? Mais que fait cette œuvre ici, dans cette caisse ?

Joseph, toujours aussi livide et glacé par sa terrible découverte, réfléchit à cette interprétation artistique qui lui a complètement échappé et le laisse